

LE EN DE

RE ER ?

2

Une enquête de Colette Godard

On parle beaucoup de la crise du théâtre. En fait, plutôt que d'en parler, il serait temps d'y remédier. Dans notre précédent numéro, Colette Godard a dressé la première partie d'un bilan qui n'est pas rassurant. Après avoir laissé la parole aux acteurs, aux directeurs et aux metteurs en scène, elle conclut aujourd'hui avec un cri d'alarme.

Certes, le rôle de la presse, agent de liaison entre le théâtre et son public, est primordial. C'est en lisant les critiques que les gens décident en masse de venir ou non.

Jusqu'à quel point les journalistes sont-ils donc responsables ?

— Nous sommes une profession, non un ordre, répond Paul-Louis Mignon au nom du Syndicat des critiques. Nous considérons que chacun est responsable de ce qu'il écrit, et nous ne pouvons pas empêcher de s'exprimer ceux que nous n'approuvons pas. D'ailleurs l'élimination des polémistes de mauvaise foi se fait d'elle-même.

Mais nous avons peu de temps, peu de place pour nous exprimer. Un titre suffit pour annoncer un événement d'importance mondiale, tandis qu'il est impossible de rendre compte en quel-

ques lignes d'un événement artistique. La critique a tendance à devenir agence de recommandations, elle devrait être agence de réflexion. Or que lit le public ?... Gauthier le dit lui-même : le premier et le dernier paragraphe, pour savoir de quoi il parle et ses conclusions. Les détails ne l'intéressent pas. Pour pallier cet état de choses, il faudrait une revue spécialisée à grand tirage. Malheureusement, celles qui ont existé (comme Théâtre populaire) ont disparu faute de soutien financier et publicitaire, faute de lecteurs.

Reste l'immense diffusion du magazine du théâtre à la télévision. J'ai eu au téléphone quelqu'un qui voulait prendre date avant de monter son spectacle, car si nous ne pouvions le programmer, il abandonnait son projet ! Certes, le jour et l'heure de diffusion (le dimanche à 19 heures) assurent au magazine une large écoute, mais avantage sur-

tout les spectacles commerciaux (Jo. Madame Princesse, Assassins associés) Si nous voulions aller plus loin, plus profond, il faudrait un magazine hebdomadaire de 45 minutes où nous pourrions enfin aborder sérieusement tous les problèmes intéressants. Le succès du Théâtre d'Essai à la Biennale de Paris prouve que ce type de spectacle a son public, il suffit de le réunir. Il faudrait peut-être créer une sorte de club privé de la recherche.

D'autre part, l'activité culturelle est devenue patrimoine mondial. Paris ne devrait plus ignorer ce qui se fait ailleurs (et pour cela il lui manque un organe de diffusion). Avec l'exigence grandissante et bienfaisante du public, le train-train quotidien ne peut plus être assuré seulement par des œuvres incontestables. Et alors que cette exigence devrait multiplier la recherche, elle la tue. Pourquoi ?... Par manque d'argent.

Un ballon d'oxygène

L'argent, toujours et partout. Le Comité de sauvegarde du théâtre et la Fédération du spectacle étudient dans une action intersyndicale une réorganisation complète qui comporterait, entre autres, la modification des licences de directeur : la profession serait plus largement ouverte, mais chaque directeur serait obligatoirement responsable de ce qui se passe chez lui, ce qui rendrait difficile le système des productions et le garage.

— Le théâtre privé, dit M. Mounier, a encore un rôle important à jouer pour une longue période, dans le cadre de notre civilisation politique et économique. Il faut lui donner le moyen de vivre et avant tout accorder à ce moribond un ballon d'oxygène : la détaxation ; lui accorder également les mêmes avantages qu'aux autres industries. Actuellement, il en est réduit à l'artisanat, et nous ne sommes plus au temps où l'ar-

tisanat peut vivre.

Le budget théâtre du IV^e Plan a été réalisé à 42 pour cent. Celui du V^e plan le sera à quel pourcentage ?...

— Tant que les conditions de vie ne seront pas transformées, la grande masse ne sera pas touchée. Les maisons de la culture, elles-mêmes, reçoivent un nombre infime de travailleurs, d'ouvriers. D'abord à cause du contexte social, ensuite parce qu'existe encore la mythologie du théâtre, distraction bourgeoise dont le peuple est exclu.

En somme, le théâtre populaire ne touche encore que les intellectuels.

— On ne peut pas nier ou rejeter en bloc les initiatives de l'Etat. Mais je demande : avec qui ? pour quoi ? dans quelles directions ? Le ministère a sa politique. Les gens de théâtre sont débordés par leurs problè-

mes personnels. Nous, nous essayons de ramener leurs pieds sur terre. Nous cherchons une réforme qui tienne compte de la situation dans son contexte social actuel, et qui prépare l'avenir immédiat. Car l'évolution est rapide, l'administration bien lente, et les réformes préparées vingt ans à l'avance, périmées lorsqu'on les applique. Si on reste en place, on recule. C'est en marchant que les choses doivent avancer et se faire. Regardez le cas des centres dramatiques : avec peu de moyens ils ont accompli un travail considérable. A présent ils plafonnent, leur vie est devenue impossible, faute de moyens, ils ne peuvent plus se développer.

Tôt ou tard, sous peine d'avorter, une tentative artisanale doit se transformer, que ce soit dans le secteur privé (exemple, la Communauté théâtrale) ou dans le secteur national (les centres dramatiques).

Sortir du cercle vicieux

Bien des points pourraient encore être examinés : les situations particulières des diverses branches de la profession théâtrale ; celles des théâtres municipaux et nationaux ; l'évolution du public et ses lignes de force ; la place des loisirs dans le monde actuel...

La conséquence immédiate de tous ces mouvements est le marasme financier des théâtres privés à Paris, dont le mode d'existence est devenu totalement périmé. On est frappé par la richesse de la production — qui ressemble fort à une dangereuse inflation — et l'anarchie de l'exploitation. Il existe actuellement une soixantaine de théâtres qui vivent d'expédients et de solutions provisoires et pour cela même risquent chaque jour de mourir.

Mais les vieilles structures éclatent et personne ne peut plus se cacher les yeux. Cette prise de conscience doit avoir un résultat positif.

Les tâches qu'impose la reconversion de toute entreprise ne sont pas simples. Il est facile, sur le papier, de rayer d'un trait ce qui existe et de « recommencer à zéro ». Dans la réalité, on se heurte aux faits acquis, aux traditions, on est noyé par les problèmes particuliers.

Malgré le caractère individualiste des gens de théâtre, la conception des salles vivant en circuit fermé n'est pas viable. « Le

théâtre est une grande famille » : la chute de l'un de ses membres affaiblit tous les autres.

Le jour où les risques inhérents à toute entreprise artistique seront ramenés à des proportions normales, on verra encore de mauvais spectacles, il existera encore des salles qui ne marcheront pas, de bons et de mauvais directeurs. Il serait puéril de croire qu'un décret puisse donner du talent et de l'efficacité à qui de droit. Mais le théâtre cessera de tourner dans un cercle vicieux.

Pour qu'il ne meure pas de sclérose, il doit offrir un maximum de spectacles. Une salle où la même pièce se joue pendant des années est sans doute d'un grand rapport, mais n'est-elle pas nuisible à la vie du théâtre ?

Tout le monde souhaite un assainissement financier, et tout d'abord, le théâtre étant redevenu une nécessité sociale, par la détaxation. Mais ce n'est pas suffisant. « Il faut que chacun soit aidé selon ses mérites ». Mais qui peut juger des mérites ? Ils

ne sont pas établis selon des lois fixes.

Une structure solide, englobant tous les lieux théâtraux, est indispensable : pour laisser aux gens de théâtre la possibilité d'avancer, pour les obliger à chercher, à ne pas se laisser envahir par un passé même glorieux. Et aussi pour les empêcher de délirer ! Ils sont rarement aptes à résoudre seuls leurs problèmes pratiques, faute de les apprécier à leur juste mesure, parce qu'ils sont trop « dans le bain ».

Mais s'ils n'étaient pas si souvent déçus par des promesses à moitié tenues, s'ils pouvaient se fier entièrement aux mesures prises afin de les aider, de les protéger, ils oublieraient sans doute de s'enfermer dans leurs difficultés personnelles pour s'intégrer sincèrement, réellement, dans cette fameuse « grande famille du théâtre ».

* Par suite d'une erreur dans notre précédent article, le roman de Robert Pinget : Quelqu'un s'est vu attribuer le prix Médicis. En réalité, c'est le prix Femina qui lui a été décerné l'an dernier.

THEATRE RECAMIER
A PARTIR DU 28 FEVRIER
GERMAINE MONTERO
LA
MAISON DE BERNARDA
de FEDERICO GARCIA LORCA
Locat. ouv. : théâtre (LIT. 63-81)
et agences

DEUX CHOSES A NE PAS OUBLIER
Souhaiter la fête de votre Belle-mère
en louant des places pour le
MERVEILLEUX SPECTACLE DES
FOLIES BERGÈRE
QUELLE SOIREE !